

DIMANCHE
8 AVRIL 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;
Au Cabinet littéraire de M. Lassaigue, rue des Célestins.
A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique,
Et à l'imprimerie du Journal.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 81.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera un franc par trimestre pour les frais de poste,

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



LE PREMIER RENDEZ-VOUS ET LA PREMIÈRE AFFAIRE.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

N'est-ce pas qu'elle est bien ? Que de grâces dans cette taille !... qu'elle est jolie avec ses dix-sept ans, ses fraîches couleurs et son simple bonnet !.... Voyez comme les jeunes filles la regardent avec envie, les jeunes gens avec le désir de la voir plus long-temps.

C'est Marie, l'honneur de son quartier, la joie de son père, vieux militaire, restes oubliés de Waterloo.

Elle revient de son travail, le petit panier de paille au bras : il pleut, elle double le pas. Elle voit partout des ruisseaux à traverser. Elle a le pied si mignon, la jambe si bien faite. Elle le sait bien, la jeune fille..., car sa petite main relève un peu trop peut-être la robe de mérinos.

La pluie augmente, et avec elle l'embarras de Marie. Eugène la suit, la devance, et s'arrête pour la voir encore. Enfin il s'enhardit : timide, il s'avance, balbutie quelques mots. Marie refuse d'abord, accepte ensuite, et prend le bras du jeune homme. Peut-elle faire autrement ? La pluie est devenue une averse. Du quai de la Saône à la rue Royale la course est longue. La confiance s'établit vite entre gens du même âge, sous le même toit. De fréquents éclairs et de bruyants coups de tonnerre rapprochent la jeune fille d'Eugène. Son cœur bat de frayeur.

On s'est quitté sans rendez-vous ; mais Marie a dit que chaque soir elle passait à la même heure dans le même quartier. C'était donc au revoir.

Les reconnaissez-vous ? ce sont eux.... Voyez comme ils se sourient, comme Marie écoute avec intérêt la douce causerie d'Eugène, comme leurs bras forment une heureuse chaîne. Voilà huit jours qu'ils se connaissent, ce sont déjà de vieux amis.

Un mois s'écoule, et presque chaque soir nos deux jeunes gens se rencontrent. Marie s'inquiète quand deux jours se passent sans voir Eugène. Eugène devient sa vie. Elle se livre à lui avec confiance, avec tout l'abandon d'une jeune âme. Elle ne cherche point à s'expliquer ses secrets sentimens. Elle craint de lire au fond de son cœur ; elle ne croit pas être coupable en cédant au plaisir qu'elle éprouve, et pourtant elle le cache à tout le monde. Elle ignore l'abyme sur lequel elle marche. Elle aime... Son père a deviné son secret, il a surpris son cœur. Il l'épie, il veille sur elle.

Enfin, à force de supplications, à force d'instances, Eugène a obtenu un rendez-vous. Il est au lieu désigné. Il parcourt le pont Morand ; sous ses pieds mugissent les flots rapides à travers les arches de bois, dans son cœur palpitent à la fois l'attente, l'amour et toutes ses craintes. Il aime comme on aime au sortir du collège. Marie paraît enfin Elle est plus jolie que jamais. Un vent froid qui souffle dans ses cheveux, et en déroule les boucles capricieuses, donne à sa physionomie quelque chose de plus vif et de plus animé. Tous deux, protégés par le même manteau, couvant le même sentiment, la même passion, se parlent du cœur, se répondent de la main, et font naître en eux de délicieuses émotions. Ils sont au milieu des Brotteaux, ils s'égarèrent autour d'un monument funèbre, page sanglante d'une autre époque. Ils font des rêves d'amour dans un lieu où tant de rêves d'amour s'évanouirent à jamais. Marie se laisse conduire. Mais depuis quelques temps quelqu'un marche derrière eux, une ombre les suit menaçante... Marie s'en effraie ; Eugène la rassure, lui propose de se reposer, et la fait entrer dans un jardin ouvert à tous. Là, sont de nombreuses tables sous d'épaisses tonnelles ; là, sont des retraites numérotées, de mystérieux asyles. Un d'eux allait recevoir Eugène et Marie, quand tout à coup des pas rapides se font entendre..... Une voix crie : Arrête,

malheureuse !... Un homme paraît... Marie le voit, et fuit en s'écriant : Dieu ! mon père !..

Eugène reste consterné, anéanti...

Ces mots prononcés avec l'accent de l'indignation le rappellent à lui-même.

— Séducteur de ma fille, si vous ne joignez la lâcheté à l'infamie, venez ! suivez-moi !..

— En quel lieu ?

— A deux pas, chez un fermier de mes voisins ; nous aurons des armes.

— Votre fille est vertueuse et pure, et moi je deviendrais votre assassin.

— Vous n'avez donc du courage que pour déshonorer une jeune fille ?.. Ah ! vous tremblez.

— C'est pour vous que je tremble.

— Que vous fait ma vie ! Je vous lègue vos remords si je succombe. Venez....

Eugène essaie de justifier Marie, de se justifier lui-même, mais le vieux militaire ne veut rien entendre.. Il en a assez vu. La voix de l'honneur lui crie : Venge-toi !

Ils arrivent silencieux et mornes à une ferme de peu d'apparence. Le père de Marie y entre au milieu des aboiemens du chien de la basse-cour. Eugène est sur le seuil, en proie à mille pensées déchirantes. Que doit-il faire ? Fuir ! non, ce serait laisser planer sur lui un soupçon de lâcheté ; il ne peut supporter cette idée. Comment donc éviter le crime qu'il prévoit ? Si le sort lui ordonne de tirer le premier, un préjugé barbare lui défend de se montrer généreux. On peut croire qu'il veut acheter ses jours à ce prix. Il faut donc qu'il devienne criminel. Si le destin le favorise, il est condamné à donner la mort à un honnête homme, au père de Marie, au père de celle qu'il aime.

Voilà ce qu'il se dit avec désespoir.

Trois hommes sortent de la ferme, et s'avancent en silence, à travers les ténèbres de la nuit. Ce sont deux témoins, et le père de Marie avec des armes. On s'enfonce dans la plaine ; le vent siffle, fait bruire les feuilles des peupliers de la grande route, et balance leur faite élevé. La lune, cachée jusqu'à ce moment, sort d'épais nuages, projette devant eux des ombres immenses, et semble apparaître exprès pour éclairer la scène affreuse qui se prépare. On s'arrête auprès d'un taillis, on fait le choix des armes. Eugène n'en connaît aucune, il prend la première qu'on lui offre. Les pistolets sont chargés, les pas sont comptés ; les deux champions prennent leur place. Eugène est l'agresseur. Il demande qu'on tire sur lui. Mais le sort doit en décider, et le sort échoit à Eugène. Vainement il rejette cette horrible faveur : Non, tirez !... est la seule réponse qu'il obtient. Il obéit, il détourne la vue ; le coup part au hasard.... Un cri glisse dans l'air, un autre lui répond..... Eugène et les témoins accourent. Le père de Marie est blessé. La balle a traversé le bras, l'os est brisé. Il faut un chirurgien. Eugène court à la ville chercher les secours de l'art.

Sur le pont Morand, au lieu même de son rendez-vous d'amour, la foule arrête ses pas. Attentive et émue, elle

suit à travers la vacillante lumière d'une torche, une frêle barque et un homme plongeant à plusieurs reprises dans le gouffre liquide. Chacun attend avec impatience qu'il reparaisse. On s'interroge avec anxiété, on se regarde avec effroi. C'est une jeune fille qui s'est précipitée dans les flots. Depuis un quart-d'heure on la cherche, on ne trouve plus qu'un cadavre. Je l'ai, s'écrie enfin le plongeur en nageant au rivage.

C'était bien Marie !..

Eugène l'a reconnue. Le désespoir bouleverse son cœur, une fièvre ardente brûle son corps. Il tombe dans le plus effrayant délire, et renaît à la vie pour assurer une existence indépendante à ce père auquel il a mutilé un bras, sa vie présente ; et tué une fille unique, sa vie future.

Si vous êtes jamais allé au cimetière de Loyasse, dans cette ville éteinte, dans cette patrie de la mort, chercher à travers tant de débris la dernière demeure d'un être cher à votre souvenir, peut-être aurez-vous rencontré par hasard un vieux militaire donnant le bras, le seul qui lui reste, à un jeune homme au teint pâle, à l'œil triste ? peut-être les aurez-vous vus priant et pleurant sur une humble pierre où sont gravés ces mots si simples et si vrais de douleur !

PAUVRE MARIE, A 17 ANS.

L. B.

LA GLANEUSE A SES JUGES.

Air : *Bons habitans du village.*

Qui ? moi, des champs humble fille,
J'exciterais son courroux ?
Thémis veut que ma faucille
Se rouille sous les verroux.
Quoi ma couronne fleurie
Se flétrirait en prison ?
Laissez, au moins, je vous en prie,
Passer le tems de la moisson.

Appauvri par la victoire,
Meurt un peuple infortuné ;
Pour son indigente gloire,
Modestement j'ai glané ;
J'ai dans ma main attendrie
Reçu plus d'un noble don :
Laissez au moins, je vous en prie,
Passer le tems de la moisson.

Quand j'ai salué l'aurore
Du beau soleil de juillet,
Que d'épis devaient éclore
A l'éclat dont il brillait !
Mais notre terre appauvrie
N'a produit que du chardon,
Et ma corbeille chérie
Resta vide à la moisson.

Pouvait-on assez maudire
Nos tricolores valets :
Dans le champ de la satire
Si j'ai glané quelques traits,
A ma verve encore aiguë ;
Il en reste bien, dit-on :
Laissez au moins, je vous en prie,
Passer le tems de la moisson.

FRAGMENT.

DE LA PEINE DE MORT.

Il est difficile de réfléchir de sang-froid à ce que c'est qu'un procureur royal criminel ; c'est un homme qui gagne sa vie à envoyer les autres à l'échafaud. C'est le pourvoyeur titulaire des places de Grève. Du reste, c'est un Monsieur qui a des prétentions au style et aux lettres, qui est beau parleur ou croit l'être, qui récite au besoin un vers latin ou deux, avant de conclure à la mort, qui cherche à faire de l'effet, qui intéresse son amour-propre, ô misère ! là où d'autres ont leur vie engagée, qui a ses modèles à lui, ses types désespérés à atteindre, ses classiques, son Bellard, son Marchangy, comme tel poète à Racine et tel autre à Boileau. Dans le débat, il tire du côté de la guillotine, c'est son rôle, c'est son état. Son réquisitoire, c'est son œuvre littéraire, il le fleurit de métaphores, il le parfume de citations, il faut que cela soit beau à l'audience, que cela plaise aux dames. Il a son bagage de lieux-communs, encore très-neuf pour la province, ses élégances d'élocution, ses recherches, ses raffinements d'écrivain. Il hait le mot propre presque autant que nos poètes tragiques de l'école de Delille. N'ayez pas peur qu'il appelle les choses par leur nom. Fi donc ! il a pour toute idée, dont la nudité vous révolterait, des déguisemens complets d'épithètes et d'adjectifs, il rend M. Samson présentable, il gaze le couperet, il estompe la bascule, il entortille le panier rouge dans une périphrase. On ne sait plus ce que c'est. C'est décent. Vous le représentez-vous, la nuit, dans son cabinet, élaborant à loisir et de son mieux, cette harangue qui fera dresser un échafaud dans six semaines ? Le voyez-vous suant sang et eau pour emboîter la tête d'un accusé dans le plus fatal article du code ? le voyez-vous scier avec une loi mal faite le cou d'un misérable ? Remarquez-vous comme il fait infuser dans un gâchis de trope et de synecdoches deux ou trois textes vénéreux pour en extraire et en extraire à grand'peine la mort d'un homme ? n'est-il pas vrai que, tandis qu'il écrit, sous sa table, dans l'ombre, il a probablement le bourreau accroupi à ses pieds, et qu'il arrête de temps en temps sa plume pour lui dire comme le maître à son chien. — Paix là ! paix là ! tu vas avoir ton os !

Du reste, dans la vie privée, cet homme du roi peut être un honnête homme, bon père, bon fils, bon mari, bon ami, comme disent toutes les épitaphes du Père Lachaise.

Espérons que le jour est prochain où la loi abolira ces fonctions funèbres. L'ère seule de notre civilisation doit, dans un temps donné, user la peine de mort.

Victor HUGO.

ERRATA,

OU TOUT LE MONDE UN PEU.

L'homme est sujet à l'erreur. Un philosophe l'a dit, et il s'y connaissait sans doute.

Quel est celui de nous qui ne pense, ne dit ou ne fait, pour le moins, sa sottise par jour ?

Ce serait à remplir un livre si l'on essayait d'indi-

quer tous les errata dont le peuple se plaint depuis le programme de l'Hôtel-de-Ville jusqu'à l'affranchissement du vin, jusqu'à l'abolition de la régie et l'émancipation complète de tous les nez priseurs.

Oh ! si j'osais toucher à un mets défendu à ma santé par l'ordonnance de M. Varenard, que d'errata je vous signalerais. Ainsi :

Le drapeau tricolore flotte sur les murs de Lisbonne, erratum. La nationalité de la Pologne ne périra pas, erratum. Après les trois jours le peuple croyait à quelque chose, erratum. Après une révolution si bien couvée par la presse, la presse se croyait délivrée de cautionnement, erratum.

O erratum ! c'est par toi qu'au milieu de la foule un voisin se trompe de gousset, paye avec ma bourse et se sert de ma montre ; c'est par toi qu'un de mes amis clabaudant la veille contre le St-Simonisme, se fait le lendemain apôtre de la doctrine *sans conviction, sans bonne foi, sans principes* ; c'est par toi qu'un de mes intimes me certifie depuis sa brusque élévation, sa nomination de préfet, qu'il n'a jamais eu l'honneur de me connaître ; c'est par toi que beaucoup de vertueuses épouses... Hélas ! je vous l'ai dit, ce serait à remplir un livre.

Mais le plus déplaisant pour moi qui n'ai d'esprit que tout juste assez, c'est le matin à mon réveil quand j'ouvre mon journal, de me trouver encore plus bête que je ne le suis. C'est de me voir défiguré, dénaturé, mutilé par un typographe. O typographe, oiseau de nuit ! véritable chouette de la littérature ! puisse, pour me venger des maux que ton étourderie me cause, puisse, quand tu voudras parler français, puisse ta langue ne prononcer que du grec, de l'hébreu et du syriaque. Tu comprendras alors seulement tout ce qu'un non sens, un barbarisme, un contre sens, une simple omission de mots, de lettres et de virgules, renferme d'amertume pour un auteur innocent. Ainsi, jeudi passé tu me fais dire : Que le parterre promène à l'entrée ses yeux et sa moquerie... à l'entour, barbare. Tu substitues à expression mélancolique, le mot *impression* qui en laisse sur moi une fâcheuse. Au lieu de l'article *les artistes*, tu mets *ces*. Puis, pêchant contre la grammaire, notre tyran, tu dis *il* (les artistes), n'aurait pas dit un mot de leur rôle sans le souffleur. Enfin, tu défigures mon passage sur Girel et moi, j'y tenais, à ce passage, à cause de Girel ! Le voici : « Acteur universel, tu étends ton domaine, tu joues les hommes et tu joues les bêtes. Bête, tu es un composé plein d'esprit et d'adresse. Homme, tu es un composé de bêtises et de niaiseries. Démocrite, du peuple, tu fais rire ce peuple que tu singes, que tu bafoues. Girel, tu es mon acteur de providence, si jamais j'ai le *spleen*, tu me guériras, n'est-ce pas, Girel !... J'y compte.

En vérité, en vérité, je vous le dis, le plus grand ennemi du journaliste, ce n'est point M. Varenard le procureur du roi, ce n'est point le juge correctionnel et le geolier. Son ennemi de jour comme de nuit, c'est le typographe, véritable serpent qu'il réchauffe en son sein, qu'il nourrit de sa plume.

Et cet article, enfant de l'indignation, cet article contre les errata, qui sait ce qu'il sera demain !
Puisse-t-il ne pas justifier son titre.

L. B.

THEATRE DES CELESTINS.

BÉNÉFICE DE M. ESSE.

L'Homme de la nature et l'Homme policé; Thérèse; Madame Gibou et madame Pochet.

On avait bravé, pour voir Thérèse, le choléra-morbus et le mandement de monseigneur l'archevêque sur le carême. Le peuple n'y croit pas, car la salle était pleine. Pour le Grand-Théâtre, c'est différent, il est attaqué du choléra-morbus par anticipation. Il sent l'hôpital d'une lieue. *Quantum mutatus ab illo!* Mon confrère en journalisme qui naguère vous peignait ces *guirlandes de jolies femmes toutes parfumées de fleurs d'orangers, de jasmin, de rose et de violettes*, serait bien étonné s'il voyait maintenant les galeries de notre Grand-Théâtre. Ce ne sont plus que quelques rares figures d'abonnés ou d'amateurs déterminés. Le camphre a remplacé le musc, et les bouquets de violettes printannières ont fait place aux flacons de vinaigre des quatre voleurs. Je connais une jeune et jolie marquise qui porte dans ses poches des morceaux de cigares à moitié brûlé. On ne mourra pas cholérique, mais méphitisé. Revenons aux Célestins. *L'Homme de la nature et l'Homme policé* est un roman de Paul de Kock qui a été peu goûté à son apparition. M. Dupeuti a été mal inspiré en le mettant en scène. C'est un vaudeville sans gaieté ou un mélodrame sans terreur. Malgré les efforts de *Barqui* et de *Rousseau*, et l'originalité de *Cellicourt*, chargé du rôle de *Rongin*, la pièce a reçu une bordée de sifflets qui l'a coulée à fond. *Requiescat in pace; Amen!*

Est-ce la crainte du choléra-morbus, ou le mauvais goût des habitués, ou le commencement des beaux jours de printemps qui a arrêté, après sa première apparition, la vogue de *Thérèse*. Je ne saurais en décider. C'est cependant un drame sublime, que la *Thérèse* de M. Alexandre Dumas. Tout y est plein de couleur et de vie. Les rôles mêmes les plus secondaires sont poignants d'intérêt et de passion, ses créations sont originales, sans viser à une originalité surnaturelle. Ajoutez à cela son style si vif, si chaud et si varié, et vous aurez l'idée d'une des plus belles conceptions dramatiques qui aient été représentées sur le théâtre de Lyon. Les larmes, la terreur, rien n'a manqué au succès du drame de M. Dumas, qui à la chute du rideau a été salué d'une triple salve d'applaudissemens. Les acteurs se sont mis à la hauteur du sujet. *Prudent* et *mademoiselle Faivre* méritent des éloges sans restriction; *Adam* a trop conservé ses manières de mélodrame. *Achard* s'est tiré avec honneur d'un rôle qui contrastait si fortement avec son genre et ses habitudes dramatiques. *Madame Danguin* a joué avec goût le rôle si frais et si naïf d'Amélie.

Mad. Gibou et *Mad. Pochet*, ou le *Thé chez la Ravaucause*, est un vaudeville grivois qui échappe à l'analyse. C'est d'ailleurs gâter une farce que de l'analyser. Il n'y a pas de pièce, mais c'est un coin du tableau de la vie de Paris rendu de la manière la plus bouffonne. Personne, assurément, n'ira prendre du thé chez la Ravaucause, mais tout le monde ira voir comment elle l'apprête. *Achard* et *Barqui* représentent fort plaisamment *Mad. Gibou* et *Mad. Pochet*. Mlle *Henriette Baudoin* a très bien rendu la scène du lendemain des noces. *Mad. Adam* a joué avec gaieté le rôle de Palmyre. On a ri pendant les trois actes. Le succès de la pièce est assuré.

ALPH. G.

BÉNÉFICE DE M^{me} BRUNET.

L'Homme au Masque de Fer, drame; le *Chaperon*, vaudeville de Scribe; *La Chanteuse et l'Ouvrière*, vaudeville en quatre actes.

Sans doute madame Brunet aurait plus de droit qu'aucun artiste à une représentation à bénéfice, si c'était la récompense d'un zèle infatigable, d'un talent éprouvé dans plus d'un genre. *L'Homme au Masque de Fer*, sera une seconde et dernière apparition, et attirera comme la première fois une foule avide d'émotions. Le *Chaperon* est le vaudeville à la mode au Gymnase; c'est du Scribe. *La Chanteuse et l'Ouvrière*, vaudeville en quatre tableaux, de Villeneuve et Xavier, tiendra sans doute toutes les promesses des journaux de la capitale. Bonne chance, madame Brunet! Et vous, lecteurs, hâtez-vous si vous voulez avoir ce soir-là une place dans la salle des Célestins.

GLANE.

— Le *Courrier de Lyon* prêche la *restauration*, en nous faisant avaler ses brioques.

— Depuis qu'il pleut de l'or, *quelqu'un* a brisé son parapluie.

— Le journal du juste-milieu va changer son titre de *Courrier de Lyon*. A l'avenir, il s'appellera le *Voleur*.

— On rappelle au *Courrier de Lyon* ce commandement de Dieu:

« Le bien d'autrui tu ne prendras,
« Ni retiendras à ton esclave.

— Le *Courrier de Lyon* prétend qu'il n'est point d'oiseau qu'il affirme qu'il vole de ses propres ailes.

— Le *Courrier de Lyon* commence à prendre.

— MM. Les chevaliers Et. G., et M. B. G. se sont rencontrés l'autre jour face à face, et comme les augures romains, ils sont partis d'un éclat de rire.

— On vient d'ouvrir une souscription à l'effet de procurer des secours aux indigens qui seraient atteints du Choléra. M. le chevalier E. G. a souscrit pour la somme de 15,000 fr., qui jointe à celle de 25,000 en faveur des malheureux ouvriers et à celle de 1000 pour la médaille offerte à un écrivain patriote, forme un total de o.

— Selon Barème, 25,000 et 1000 font 26,000; selon M. le chevalier Et. G. ces deux chiffres réunis produisent zéro.

J. A. GRANIER, Gérant.